

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

[La] partie de chasse de Henri IV [Document électronique] : comédie en 3
actes et en prose / par M. Collé

ACTE O SCENE 1

p5

*la scene est à Fontainebleau dans la galerie des
réformés, au bout de laquelle est l' antichambre
du roi.*

le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny,
tous deux en uniforme de chasse.

Le Marquis De Conchiny, *d' un air triste.*

nous voici donc depuis quatre jours à ce
Fontainebleau,... et nous allons partir dans
deux heures pour la chasse, mon cher duc
De Bellegarde ?

Le Duc De Bellegarde, *à part.*

mon cher duc De Bellegarde ! ... le fat ! ...
haut.

p6

oui, mon très-cher marquis de Conchiny ; nous
allons aujourd' hui prendre un cerf,... peut-être,
deux ; ... et au retour nous soupons avec le roi ;
(car il vous a nommé aussi, vous, monsieur.) *d' un
air mystérieux.* cela s' arrange merveilleusement
avec vos vues que j' ai pénétrées... pour moi,...
cela me contrarie un peu,... mais cela fait le
désespoir à coup sûr d' une tres-grande dame qui ne
m' avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

Le Marquis De Conchiny.

Je vous en livre autant. Et cette chasse,... et ce
souper sur-tout,... que dans tout autre temps
j' eusse désiré avec passion,... me désolent dans ce
moment-ci.

Le Duc De Bellegarde, *d' un air leger.*

vous désolent, Monsieur De Conchiny ? ... eh !

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Mon dieu oui, je sais bien ; et vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d' aller faire aujourd' hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... *d' un ton plus sérieux.* mais, mon très-cher monsieur, vous n' êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du roi, pour que ce contre-temps-ci (si c' en est un si grand que l' honneur de souper avec votre maître,) puisse tant vous désoler.

Le Marquis De Conchiny.

D' accord, monsieur le duc ; et je sens bien que je dois tout sacrifier, pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

Le Duc De Bellegarde, *l' interrompant.*

eh ! Y a-t-il donc à balancer ? Oh ! Monsieur, il faut faire marcher les affaires d' abord... que les femmes viennent après, rien n' est plus juste, on leur donne ensuite son temps, s' il en reste.

Le Marquis De Conchiny.

Je conviens de tout cela ; mais c' est que vous ignorez que dans l' instant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-la ; ... et... ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s' est sauvée hier dès le grand matin,

p7

en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

Le Duc De Bellegarde, *d' un air surpris.*

Agathe s' est enfuie de chez vous ? ... je ne conçois rien à cela. Comment ! Eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis De Conchiny.

J' en étois... j' en étois à rien.

Le Duc De Bellegarde.

à rien ! Allons donc, quel conte !

Le Marquis De Conchiny.

Oh ! à rien, ce qui s' appelle rien.

Le Duc De Bellegarde.

Eh mais, cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

Le Marquis De Conchiny.

Ce n' est point une fable, vous dis-je ; d' honneur, rien n' est plus vrai. La petite sottie aime un animal de paysan, qu' elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabricio ; ... elle adore Monsieur Richard ; ... le fils d' un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

Le Duc De Bellegarde, *d' un air railleur.*

un paysan de Lieursain ! ... l' héritier presomptif
d' un meunier ! Voilà ce qui s' appelle un rival à
craindre ! Comment diable ! Voilà des obstacles qui
ont dû vous arrêter tout court.

Le Marquis De Conchiny.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été
insurmontables, du moins pour moi. C' est que c' est
une vertu ! ... c' étoit des fureurs... quoi donc !

Une fois n' a-t-elle pas pensé se poignarder avec un
couteau qu' elle trouva sous sa main, et que j' eus
toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc De Bellegarde, *d' un air badin.*

fort bien, continuez, monsieur, vous rendez de
plus en plus votre petit roman fort vraisemblable ;
car enfin rien n' est plus commun que de voir une
femme se tuer,... et sur-tout quand on l' en empêche.

p8

Le Marquis De Conchiny, *vivement.*

oh ! Parbleu ; elle ne jouoit pas cela, elle y alloit
bon jeu, bon argent.

Le Duc De Bellegarde, *d' un ton badin.*

tout de bon ? Cela étoit sérieux ! ... mais c' est du
vrai tragique, en ce cas-là.

Le Marquis De Conchiny, *sans l' écouter,
et après avoir révé un moment.*

j' aurois toutes les envies du monde de vous laisser
courre votre cerf, à vous autres ; ... et de pousser
jusqu' à Paris, moi ; si le rendez-vous de la chasse
étoit de ce côté-là... eh ! Parbleu ; j' aperçois
la-dedans deux officiers des chasses ; permettez-vous
que je sache d' eux ? ... messieurs, messieurs ? Un
mot s' il vous plait.

ACTE 1 SCENE 2

Le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny,
les deux officiers des chasses.

Les Officiers Des Chasses *ensemble.*

que souhaitez vous, monsieur le marquis ?

Le Marquis De Conchiny.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la
forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd' hui ?

l' Officier Des Chasses.

Monsieur le marquis, c' est au carrefour de Chailly.

Le Marquis De Conchiny.

Eh ! Où est ce carrefour-là ?

li Officier Des Chasses.

Eh mais, monsieur le marquis, c' est à près de

trois lieues d' ici ; ... en tirant droit vers Paris,
... et par le rapport que nous avons entendu faire à
la brizée qui a détourné le cerf au buisson des
halliers, il vous fera faire du chemin ; il a les
pinces et les

p9

os gros, il est fort bas jointé ; et par les fumées
(a-t-il dit,) qu' il a vues dans les gaignages, il
se juge tout aussi cerf qu' il l' est à coup sûr par
le pied.

l' Officier Des Chasses.

Oh ! Oui, il assure que c' est un cerf-dix corps...

oh ! Il vous conduira loin... que sait-on ? ...

peut-être jusqu' à Rosny,... *d' une voix basse et
d' un air de mystere, au duc De Bellegarde* : où
l' on dit que Monsieur De Sully est exilé d' hier
au soir.

li Officier Des Chasses, *d' un air important.*

non, il n' est parti que de ce matin,... la nouvelle
est elle vraie, monsieur le duc ?

Le Duc De Bellegarde, *avec indignation.*

eh fi donc ! Eh ! Non, messieurs, il n' y en a point
de plus fausse.

Le Marquis De Conchiny.

Et qui ait moins d' apparence ; je viens de le voir
entrer au conseil avec le roi.

l' Officier Des Chasses *d' un air d' humeur.*

j' aimerois bien mieux qu' il fût entré dans son exil ;

il ne continueroit pas là ses injustices, qu' il
appelle des économies royales.

li Officier Des Chasses.

Cela est vrai, car tout récemment encore, il vient
de nous supprimer de nos droits ; et surement c' est
pour en profiter lui-même ; je suis bien certain
qu' il ne revient rien au roi, de ces retranchements-là.

Le Duc De Bellegarde, *d' un ton à imposer.*

doucement, messieurs, doucement, parlez avec
plus de retenue et de respect d' un si grand ministre.

Le Marquis De Conchiny.

Messieurs, monsieur le duc De Bellegarde a raison ;

il ne faut jamais dire du mal des gens en place,
à part... tant qu' ils y sont.

Le Duc De Bellegarde.

Allons, allons messieurs, laissez-nous.

*ces deux officiers se retirent dans la piece du
fond, où ils restent jusqu' à la fin de l' acte.*

p10

ACTE 1 SCENE 3

le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny.

Le Marquis De Conchiny, *vivement*.

eh bien ! Monsieur le duc, vous voyez par ce bruit général de l' exil de Monsieur De Sully, la preuve du desir que l' on en a ; ... ma foi, je ne m' éloignerai pas. Je ne veux m' occuper que du souper de ce soir ; ... et d' y saisir l' occasion de parler au roi, pour l' achever de le désabuser de son monsieur de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

Le Duc De Bellegarde.

Eh bien, tenez : je serois fâché qu' il le fût ; au vrai j' en serois fâché ; car j' aime la personne de Monsieur De Sully, moi : mais cependant on ne sauroit s' empêcher de desirer un peu qu' il ne soit plus en place, car dès qu' on demande la moindre grace, l' on rencontre toujours en son chemin l' humeur inflexible de ce cher homme-là ; ... et cela est excédent.

Le Marquis De Conchiny, *vivement*.

sans doute ; et c' est ce caractere intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, monsieur le duc à vous mettre de notre partie, qui est bien liée... pour vous y déterminer, je vais m' ouvrir entierement à vous : j' ose vous assurer d' abord, que pour peu que nous fussions appuyés d' ailleurs, notre homme seroit bien-tôt culbuté, je vois cela clairement. La signora Galigai est sublime pour ces sortes d' operations-là, c' est elle qui a tout conduit,... c' est un genie.

Le Duc De Bellegarde.

Oui, c' est une femme adroite, à ce qu' ils disent tous.

Le Marquis De Conchiny, *très-vivement*.

p11

oh ! Elle est admirable ! Indépendamment des écrits satyriques, et des pasquinades qu' elle a fait semer à la cour contre Monsieur De Rosny, (et que je crois même qu' elle a fait composer,) c' est encore par ses soins et d' après ses recherches, que le public a été inondé de mémoires véridiques, et sanglants, qui dévoilent toutes les malversations de Monsieur De Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels... ensuite je sais qu' elle a fait passer jusqu' au roi, par des personnes sûres et honnêtes des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu' à

moins d' un miracle, je le défie de s' en tirer.

Le Duc De Bellegarde.

Monsieur,... monsieur,... je ne serois point surpris qu' il s' en tirât encore, il a de furieuses ressources dans l' ascendant qu' il a pris sur l' esprit du roi, et dans l' inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

Le Marquis De Conchiny, *très-vivement.*

eh ! Monsieur le duc, c' est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conserve d' amitié pour Monsieur De Sully, et plus il sera indigné de l' abus qu' il en aura fait.

conduisant mystérieusement le duc De Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.

nous avons porté hier le dernier coup ; c' est un écrit de M De Rosny lui-même ; c' est un billet de lui que nous avons tourné contre lui,... et cela pourtant sans malignité... apres l' avoir lu, le roi dans la derniere colere, le lui renvoya sur-le-champ par La Varrene, qui vint me le redire, et qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil qui s' est répandu, comme vous l' avez vu... ah ! Monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider !

Le Duc De Bellegarde, *légèrement.*

vous aider, moi ! ... j' en suis bien éloigné, Monsieur De Conchiny, assurément ; et comme je

p12

vous l' ai dit ; il me reste toujours pour ce chien d' homme-là un fond d' amitié, dont je ne saurois me débarrasser... et puis d' ailleurs, c' est que je suis si peu fait à l' intrigue, j' y suis si gauche, que j' aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place, que dans une tracasserie de cour. J' y suis moins maladroit, vous dis-je.

Le Marquis De Conchiny, *souriant.*

monsieur le duc, vous avez plus d' adresse que vous n' en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m' échappe pas ; et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l' effet de la mine, s' il est heureux, et au cas qu' elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d' avoir été un des ingénieurs.

Le Duc De Bellegarde, *d' un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

un moment, monsieur, s' il vous plaît ; vous ne pouvez, ni ne devez penser que...

Le Marquis De Conchiny, *l' interrompant, d' un air soumis, et respectueux.*

eh non, non, monsieur le duc ; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres seigneurs françois, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal ; moi, je n' y en trouve aucun ; au contraire, vu celui que Monsieur De Rosny cause dans le royaume, c' est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigai, et à moi, d' avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne, nous ne voulons que le bien du françois, nous autres.

Le Duc De Bellegarde *d' un air railleur.*

oh ! Je sais bien que c' est-là votre but... mais voici le roi qui sort du conseil.

Le Marquis De Conchiny, *bas au duc De Bellegarde.*

Monsieur De Sully l' accompagne. Ils ont toujours l' air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble ; cela est excellent !

p13

ACTE 1 SCENE 4

Henri, *en uniforme de chasse*, le duc De Sully *en habit ordinaire*, le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny, suite de courtisans, et les deux officiers des chasses *qui se tiennent tous à la porte de l' antichambre du roi.*

Henri, *s' avançant avec le duc De Sully, auquel il marque avoir envie de parler d' abord ; il se contient et se retourne vers le duc De Bellegarde.*

bon jour, mon cher Bellegarde ; bon jour, Monsieur De Conchiny, à Sully, le conseil a fini plutôt que je ne croyois, Monsieur De Sully, notre rendez-vous n' est qu' à midi ; messieurs, nous aurons du temps pour tout.

Le Duc De Bellegarde.

Ma foi, sire, votre majesté aura aujourd' hui un temps admirable pour sa chasse.

Henri, *d' un air inquiet.*

oui, l' on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée, pour cette saison-ci,... pour l' automne.

Le Duc De Sully.

Avant son départ, votre majesté n' auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner ?

Henri, *d' un air froid et gêné.*

non, monsieur, il me semble vous les avoir tous
donné dans le conseil... à moins que vous-même,
vous n' ayez quelque chose de particulier à me dire.
Le Duc De Sully.

Non, sire ; je ne crois avoir rien oublié... ah !
Pardonnez-moi, je me rappelle à présent l' affaire
du brave Crillon, et je vais de ce pas chez lui
pour...

Henri l' *interrompant avec un air d' impatience.*
vous n' auriez pas le temps de finir avec Crillon

p14

monsieur, il vient à la chasse avec moi... mais,
n' auriez-vous rien à me dire, *de l' air de*
l' embarras, qui vous regardât, vous, monsieur ? ...
tenez, auriez-vous le loisir de m' attendre ici un
moment ? ... cela ne vous gêne-t-il point, monsieur ?

Le Duc De Sully *s' inclinant profondément.*

moi, sire ! Ma vie et mon temps ont toujours appartenu
à votre majesté. Dans l' instant même, si vous
l' ordonnez...

Henri *d' un air plus affectueux.*

non, dans cet instant-ci, il faut que j' aille voir
la reine, que j' aille embrasser mes enfants, je m' en
meurs d' envie. Attendez-moi ici même, dans cette
galerie... *d' un air contraint* : il faut bien que
je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point
m' en parler le premier... vous, mon cher Bellegarde,
suivez-moi ; vous n' entrerez pas chez la reine, il
est de trop bonne heure ; il ne fera pas encore
grand jour ; mais, en y allant, j' ai un mot à vous
dire sur votre gouvernement de Baurgogne. Venez
avec moi, mon ami.

le roi sort avec M De Bellegarde, une partie de
ses courtisans le suivent ; les autres restent dans
la piece du fond, avec les deux gardes-chasses.

M De Sully et M De Conchiny s' avancent.

ACTE 1 SCENE 5

le duc De Sully, le marquis de Conchiny.

Le Marquis De Conchiny *à part.*

faisons parler Monsieur De Sully ; il lui
échappera sûrement quelques propos indiscrets et
pleins de hauteur, et je les rendrai au roi ce soir,
tels qu' il me les aura tenus ; *haut.* vous me
voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de
l' entretien particulier que le roi veut avoir avec
vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages

qui se sont élevés

p15

contre vous et lui, depuis quelque temps... je le desire bien vivement du moins.

Le Duc De Sully *d' un air froid.*

je vous en ai toute l' obligation que je dois vous en avoir, Monsieur De Conchiny.

Le Marquis De Conchiny, *très-vivement.*

ah ! Monsieur, qu' un grand ministre est à plaindre !

L' envie et la calomnie le poursuivent sans relâche avec tout autre prince que notre monarque, je craindrois que...

Le Duc De Sully *l' interrompant d' un ton fier.*

oui, mais avec lui je n' ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre ; ... qui se souvient que dans les premiers temps vous lui avez sacrifié votre fortune ; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés ; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

Le Duc De Sully, *l' interrompant avec impatience.*

eh ! Monsieur, de grace, abrégeons.

Le Marquis De Conchiny, *continuant.*

je n' en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l' esprit, que vous avez négocié au-dedans, avec tous les grands de son état, desquels il a été obligé de racheter son royaume piece à piece... qu' au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes ; il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine élisabeth vous donna à Londres...

Le Duc De Sully, *avec une impatience encore plus vive.*

vive dieu ! Monsieur, encore, une fois, finissons.

Toutes ces louanges si sinceres, ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons ? à quoi en voulez-vous venir ?

p16

Le Marquis De Conchiny, *avec la plus grande vivacité.*

j' en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c' est qu' il est impossible que le

roi n' ait pas conservé pour vous au fond de son cœur, toute la reconnaissance qu' il doit à vos services ; et je vous supplie de me dire, si vous n' êtes pas de la dernière surprise, que ce prince, après toutes les obligations qu' il vous a, et connoissant aussi bien votre ame, puisse un instant prêter l' oreille aux imputations calomnieuses, dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

Le Duc De Sully, *avec un air froid et railleur.*

tenez, Monsieur De Conchiny,... avec un homme moins franc que vous ne l' êtes... et qui n' auroit pas le cœur sur les lèvres comme vous l' avez, je pourrais imaginer que la question que vous me faites-là, seroit tout-à-fait insidieuse, et qu' il me seroit également dangereux d' y répondre, ou de me taire : mais avec vous...

Le Marquis De Conchiny, *l' interrompant.*

moi, qui vous suis dévoué, et qui...

Le Duc De Sully, *l' interrompant aussi.*

oh ! Je le sais bien, Monsieur De Conchiny ! Aussi je vous dis que avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-ci, ce silence pourroit être interprété au roi, (par tout autre que par vous,) comme l' effet d' une fierté criminelle ; et que... si je parlois, au contraire, et que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j' offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

Conchiny.

Oui, j' entends très-bien...

Sully, *l' interrompant.*

cependant, monsieur, malgré les risques qu' il y auroit à courir, en s' expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu' un d' artificieux, de mal-intentionné, et qui viendrait pour sonder mes sentimens, sur tout cela, ce que je

p17

vous dirai à vous-même, Monsieur De Conchiny, ce que je dirois à mon meilleur ami : c' est qu' ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d' ailleurs de ses bontés pour moi, que quand j' entends de la bouche même de sa majesté, qu' elle m' abandonne, je ne l' en croirois pas, et j' imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

Le Marquis De Conchiny *d' un air d' embarras.*

ah ! Monsieur,... oui ; ... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle... et

voyez...

Le Duc De Sully, *d' un air fier et avec un mépris marqué.*

je ne vois rien, et ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentimens de mon ame, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes... dans les mêmes termes,... c' est ce que je n' attends pas de vous ; cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d' un style plus clair et moins figuré...

Le Marquis De Conchiny, *troublé.*

comment, monsieur ! ... moi ! Pourriez-vous me croire capable ? Mais, voici le roi de retour.

ACTE 1 SCENE 6

Henri Iv, le duc De Sully.

le roi s' arrête à la porte de la galerie. Le duc De Sully, et le marquis de Conchiny vont à lui ; ce dernier entre dans l' antichambre du roi ; il doit y rester en vue avec le duc De Bellegarde pendant la scene, m le marquis De Praslin et quelques autres personnages muets, ainsi que les officiers des chasses ci-dessus, resteront aussi dans cette piece, et marqueront leur curiosité et leur inquiétude de l' événement de cet entretien. Henri, donnant ses ordres à l' entrée de la galerie. Bellegarde, D' Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon,

p18

Villars, la Châtre, Clermont, et vous aussi, Monsieur De Montmorenci, tenez-vous quelques moments dans cette piece-ci, je vous prie, nous partirons après pour la chasse ; mais j' ai à parler auparavant, en particulier, à Monsieur De Sully... marquis De Praslin ?

Le Marquis De Praslin.

Sire...

Henri, *au marquis De Praslin.*

tenez-vous aussi là dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie. N' en faites pourtant pas fermer les portes ; je ne m' embarrasse pas que l' on nous voie, mais je ne veux pas que l' on soit à portée de nous entendre.

M De Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie.

Henri, *prenant M De Sully par la main, et*

l'amenant sans rien dire jusqu' au bord des lampes, quittant ensuite sa main, il le regarde, et reste un moment sans parler.

eh bien ? Monsieur, la façon dont nous sommes ensemble, depuis six semaines ; le froid que je vous marque, et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l' un de l' autre ; vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur ? Vous n' êtes donc point inquiet ?

Le Duc De Sully, *d' un air noble, et respectueux.*

sire, avec tout autre prince que Henri, je me croirois perdu, en voyant que vous m' avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours : mais, avec votre majesté, j' ai pour moi votre équité ; vos sentiments ; ... oserois-je dire votre amitié, et

p19

mon innocence ! Tout cela me rassure et je suis tranquille.

Henri, *d' un air un peu attendri.*

cette tranquillité peut marquer, je vous l' avoue, le témoignage d' une conscience pure, et qui n' a point de reproches à se faire ; mais, cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie, et m' adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

Le Duc De Sully, *d' un air ferme et respectueux.*

oui, sire, c' est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m' ouvre la bouche sur des faits, dont il n' y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... parler le premier à votre majesté, de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c' eût été en quelque façon leur donner du crédit et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

Henri, *avec bonté.*

eh mais, mais...

Le Duc De Sully, *reprenant avec force.*

non, sire, vous n' y croyez pas. Il n' y a qu' une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité, ou pour mieux dire, de la vraisemblance.

tirant de sa poche un papier. c' est ce billet

de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne ; quatre mots que j' ai mis au bas, vous en développeront toute l' énigme. Que votre majesté daigne jeter les yeux sur l' explication que j' en donne. *il donne au roi ce papier.*

Henri.

Je tombe de mon haut. *prenant la main du duc De Sully.* ah ! Monsieur De Rosny ! Comme ils m' ont-trompé ! Les cruelles gens !

Le Duc De Sully.

Quant aux satyres ; et sur-tout, sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force de style et d' éloquence, et que j' ai lu tout aussi bien que votre majesté...

p20

Henri *l' interrompant avec feu.*

quoi ? Vous l' avez lu, Rosny ? Et vous n' êtes pas venu tout de suite, pour vous expliquer avec moi ;

Le Duc De Sully *l' interrompant.*

non, sire, je l' ai méprisé. Ce n' est pas que si votre majesté m' en eût parlé la première, j' eusse voulu, et que je veuille encore avoir l' orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d' une justification qui doit...

Henri *l' interrompant.*

qu' appelez-vous justification, mon ami ?

Ventre-saintgris, l' éclaircissement que vous me donnez sur ce billet, répond lui seul à tout ; à tout ; et je n' ai plus rien à entendre.

Le Duc De Sully, *avec le plus grand feu.*

pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d' entendre ma justification, et la voici : ... depuis trente-trois ans je vous sers ; j' ose dire plus, je vous aime. à mon attachement inviolable pour votre majesté, se joint l' honneur, dont je ne me suis, et dont je ne veux jamais m' écarter ; ils se réunissent l' un et l' autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu' à mon dernier soupir... ce sont là mes vrais sentiments... pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n' établissent dans leurs propos, et dans leurs libelles, que des possibilités purement chimériques... eh ! En effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand ? ... de me mettre votre couronne sur la tête ? ... vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l' impossible ? De la faire passer à quelqu' autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère ? Ah ! Mon prince ! Ah, mon héros ! Quel autre monarque, quelles puissances, quels états, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut, que vous avez élevé la mienne !

Henri, *le serrant dans ses bras.*

ah ! Mon cher Rosny ! Mon cher Rosny !

Le Duc De Sully, *poursuivant avec feu.*

ah, mon cher maître ! Vous le serez toujours... vous m' aimez, vous m' estimez... oui, sire, vous m' estimez au point, que j' ai la noble présomption de croire que vous n' avez point eu (dans cette affaire ci-même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j' appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n' en avez point eu.

Henri, *reprenant vivement.*

pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n' en ai point eu, à peine étoit-ce de légères inquietudes, ... et si foibles encore, qu' elles n' avoient aucune tenue. Eh ! Tien : mon cher Rosny, je vais t' ouvrir mon coeur : je n' eusse même jamais eu ces légères inquietudes ; jamais l' on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons ; où j' ai vu, où j' ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j' avois traité comme mes meilleurs amis ; où j' ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots ; ... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... je les réparerai, Monsieur De Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d' élévation, et vous et votre maison. Je veux que...

Le Duc De Sully, *l' interrompant avec feu.*

arrêtez, sire, vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin, il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, et les plus noires ingratitude, ont dû nourrir et étendre vos défiances ; que votre coeur n' en ait plus désormais pour moi,... je le mérite... mais que votre majesté mette la plus grande prudence, et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m' honorer... je suis le premier à lui demander à genoux, de ne jamais me donner de places fortes, de principautés ; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de

p22

graces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces graces là, sire, sont des armes qui n' en seroient jamais pour moi ; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m' en faire des crimes.

Henri, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

grand-maître, tu n' auras jamais d' ennemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc De Sully, *après s' être incliné pour le remercier.*

ah ! Sire, plutôt à Dieu que cela fût vrai ! Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de courtisant.

Henri, *avec la dernière vivacité.*

eh mais, elles n' en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes ! Vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... ah ! Rosny, cela n' est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n' ai rien eu sur le coeur que je ne l' aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques : je vous ai tout confié ; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi ! Est-ce la être mon ami ? ... ah ! Les larmes m' en viennent aux yeux ! ... les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Le Duc De Sully, *d' un ton le plus attendri.*

ah ! Mon adorable maître ! Cette force, cette vérité de sentiment m' éclaire à présent sur ma faute. Oui, sire, j' ai eu tort de ne m' être pas expliqué dès le premier instant, et de...

Henri *avec la plus grande vivacité.*

oui, monsieur, et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j' ai souffert, moi, pendant notre espece de brouillerie. Que cela n' arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits depits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous, Rosny ?

p23

Le Duc De Sully, *avec passion.*

oh ! Je les préviendrai dès leur naissance ! Ah, sire ! ... ah, mon ami ! ... pardonnez au trouble de mon coeur,... ce mot qui vient de m' échapper...

Henri, *avec la dernière vivacité.*

appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami.

Eh ! Que je l' ai bien sentie cette amitié que j' ai pour toi ! Tien : lorsque tout-à-l' heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t' ai appelé *monsieur* , te rappelles-tu de ne m' avoir répondu que par une inclination de tête, et une révérence profonde ? Eh bien ! En voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s' en est fallu que dans ce moment, je ne t' ai jetté les bras au col, et que je n' aie commencé par-là notre explication.

Le Duc De Sully, *dans le dernier attendrissement et d' une voix entrecoupée.*

ah, sire ! Ce dernier trait... ah ! Permettez qu' avec les larmes de la joie,... et de la plus tendre sensibilité,... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

Henri, *le relevant avec vivacité.*

eh ! Que faites-vous donc là, Rosny ? Relevez-vous donc ; prenez donc garde ; ces gens-là qui nous voient, mais qui n' ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne ; vous n' y songez pas, relevez-vous donc.

Rosny un genou en terre reste la bouche collée sur la main du roi, pendant tout ce couplet ; le roi le relève et l' embrasse à plusieurs reprises.

ACTE 1 SCENE 7

p24

Henri, le duc De Sully, le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny, seigneurs de la suite du roi, les officiers des chasses.

Henri, *s' avançant vers la porte.*

marquis De Praslin, faites relever vos sentinelles ; tout le monde peut entrer : et partons pour la chasse. Mais auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous, que j' aime Rosny plus que jamais ; ... et qu' entre lui et moi, c' est à la vie et à la mort.

Le Duc De Sully.

Ah, sire ! Comment pourrai-je jamais reconnoître...

Henri *l' interrompant.*

en continuant de me servir comme vous m' avez toujours servi, Monsieur De Rosny.

Le Duc De Bellegarde *au duc De Sully.*

ah ! Parbleu, mon cher duc, je prends bien part...

Le Marquis De Conchiny *l' interrompant.*

ah ! Monsieur, l' excès de ma joie...

Henri *l' interrompant.*

allons, allons ; vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu' il vienne avec nous.

Le Duc De Sully.

Moi, sire ?

Henri.

Vous même, mon cher Rosny, je sais bien que vous n' aimez pas autrement la chasse ; mais j' aime à être avec vous aujourd' hui, moi, toute la journée,

mon ami.

Le Duc De Sully.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire ;
cependant si votre majesté me dispensoit...

p25

Henri *l' interrompant.*

non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être
heureuse si vous n' y venez pas ; et j' ai des
pressentimens que si vous en êtes, il nous y
arrivera des aventures agréables, j' ai cela dans
l' idée. Allez donc vous habiller, et venez nous
joindre au rendez-vous ; l' on n' attaquera pas que
vous n' y soyez. *il lui donne un petit coup sur la
joue en signe d' amitié.*

Le Duc De Sully.

Allons ; sire, je cours donc vite m' habiller :
il sort.

ACTE 1 SCENE 8

Henri, et les précédents.

Henri.

Monsieur De Conchiny, il y aura bien des
gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas
jusqu' à un certain point.

Le Marquis De Conchiny.

Ce n' est pas à moi, sire, je vous le jure.

Le Duc De Bellegarde.

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci étoit désiré
de tous ceux qui aiment le bien de votre état. Cet
homme-là sera toujours le bras droit de votre
majesté, et il est d' une habileté dans les affaires...

Henri *l' interrompant.*

qu' appelez-vous dans les affaires ! Ajoutez donc,
à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans
les ambassades... je l' ai toujours présenté avec
succès à mes amis, et à mes ennemis ; mais partons,
partons.

le roi, suivi de toute sa cour.

p26

ACTE 2 SCENE 1

le théâtre représente l' entrée de la forêt de Senart, du côté de Lieursain.

Lucas, Catau, habillés en paysans du temps de Henri IV.

l' on entend un cor de chasse dans l' éloignement.

Lucas.

Parguenne, Mamselle Catau, entendais-vous ces corneux-là ? Encore un coup, v' nais-vous en voir la chasse avec moi ; all-n' est pas loin d' ici, allons du côté que j' entendons les cors.

Catau.

Oh ! Lucas, je n' ons pas le temps ; faut que je nous en retournions cheux nous.

Lucas.

Dame ! C' est que ça n' arrive pas tous les jours au moins que la chasse vienne jusqu' à Lieursain ! J' y verrons, peut-être notre bon roi Henri.

Catau.

Vraiment, j' aurions bien envie de l' voir ; car je ne l' connoissons pas pus qu' toi, Lucas ; mais, il se fait tard, ma mere m' attend : faut que je l' y aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

Lucas.

Quoi ! Monsieur Richard arrive ce soir ! Queu plaisir ! Queue joie ! J' asperons qu' il determinera à mon mariage avec vous, Monsieur Michau votre pere, qui barguigne toujours... mais bourguenne, c' est bian mal à vous de ne m' avoir pas déjà dit ste nouvelle-là !

p27

Catau.

Est ce que j' ai pu vous la dire pus tôt donc ? Je viens de l' apprenre tout à steure.

Lucas.

Eh bian falloit me la dire tout de suite.

Catau.

Queue raison ! Est-ce que je pouvois vous dire ça paravant que de vous avoir rencontré ?

Lucas.

Bon ! Vous pensiais bian à me rencontrer tant seulement ! Vous ne pensiais qu' à courir après la chasse. Est-ce là de l' amiquié donc ? Quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu' un ?

Catau.

Mais, voyez donc queue querelle il me fait pendant que je n' ai voulu voir la chasse, que parce que je savois bin que je l' rencontrerions en chemin, ce bijou là ! ... et il faut encore qu' il me gronde ? ... allez, vous êtes un ingrat.

Lucas, *d' un air tendre.*

eh ! Pardon, Mamselle Catau ! C' est que j' ignorions tout ça, nous... dame ! Voyais-vous, c' est que j' vous aimons tant, tant, tant.

Catau.

Eh pardi ! Je vous aimons ben aussi, nous, Monsieur Lucas ; mais je n' vous grondons pas que vous ne l' méritais.

Lucas, *en riant.*

oh ! Tatigué ! Vous me grondais bian queuque fois sans que je l' méritions ; par exemple hier encore, devant Monsieur et Madame Michau, ne me grondites-vous pas d' importance, à propos de ste dévergondée d' Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur ! Dirais-vous encore que j' avons tort ?

Catau, *d' un air mutain.*

oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu' Agathe s' en soit éallée exprès avec ce monsieur, c' est une fille si raisonnable, elle aimoit tant mon frere Richard ! Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je n' comprenons pas.

p28

Lucas, *en se moquant.*

oh ! Jarnigoi, je l' comprends bian moi.

Catau.

Oh ! Tien : Lucas, ne renouvelons pas ste querelle là, car je te gronderions encore, si j' avons le temps. Mais j' ons affaire. Adieu, Lucas.

Lucas.

Adieu, méchante.

Catau, *lui jettant son bouquet au nez.*

méchante ! Tien vla pour t' apprenre à parler.

ACTE 2 SCENE 2

Lucas, *seul.*

attendais donc, attendais donc la petite espiegle ! Alle est déjà bian loin... c' est gentil pourtant, c' a ; la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l' jeter au nez ! ç' a est tout-à-fait agriable ! *ramassant le bouquet, et appercevant Agathe en se relevant.* mais, que vois-je ? Ons-je la barlue ! Avec tous ces biaux (...) là, c' est Mamselle Agathe, dieu me pardonne !

ACTE 2 SCENE 3

Lucas, Agathe, *habillée comme une bourgeoise étoffée du temps de Henri Iv, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coëffée en dentelles noires.*

Agathe.

C' est moi-même, mon cher Lucas ; de grace, écoute-moi, un moment...

Lucas, *l' interrompant.*

tatigué, comm' vous vla brave, Mamselle Agathe !

Vous vla vêtue comme une princesse ! Vous arrivais donc de Paris ? ... de la cour ? ...

p29

faut qu' vous y ayez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu' ous êtes disparue de Lieursain ! Monsieur Jérôme vôt pere, qu' est l' pus p' tit fermier de ce canton, n' a pas dû vous reconnoître... allais devrais mourir de pure honte !

Agathe, *d' un air triste.*

hélas les apparences sont contre moi ; mais je ne suis point coupable ; le marquis de Conchiny m' a fait enlever malgré moi, et m' a fait conduire à Paris ; ce cruel m' a tenue six semaines dans une espece de prison... ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m' ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains ; je me suis échappée, j' arrive à l' instant, et t' ayant apperçu d' abord, et ayant à te parler, je n' ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits qu' on m' avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

Lucas, *d' un air moqueur.*

déposer contre mon honneur ! Les biaux tarmes ! Comme ç' a est bian dit ! Vla c' que c' est que d' avoir demeuré depis vôt enfance jusqu' à l' âge de quatorze ans, cheux ste signora Léonore Galigai, là ousque ce marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. D' ame ! D' avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l' esprit d' eune jeune fille, ç' a ! ça vous a appris à bian parler, et à mal agir... mais parce qu' ous avais de l' esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous ? ... croyois-vous que je vous crairons ? Tarare ! Comm' je is la dupe de ste belle loquence là !

Agathe.

Mais si tu veux bien, mon ami...

Lucas, *l' interrompant.*

moi, vôt ami ! Après c' qu' ous avais fait ! L' ami
d' eune parfide qui trahit Monsieur Richard, à qui
alle assure qu' all' laime ; et qui, par après le
plante là, pour eun seigneur qu' all' ne peut épouser !
... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux
habits, et n' être pûs vêtue en paysanne ! Moi, l' ami
d' eune criature comm' ça ! ... si, morgué ! Ignia
non pûs

p30

d' amiquié pour vous, dans mon coeur, qui gni en
a sur ma main, voyez-vous.

Agathe.

Encore un coup, Lucas, rien n' est plus faux
que...

Lucas, *l' interrompant.*

rian n' est pus vrai... et ça est indigne à vous,
d' avoir mis comm' ça le trouble dans not' village...
d' avoir arrêté tout court nos mariages ! ... j' étois
prêt d' apouser, moi, Mamselle Catau, la soeur de
Monsieur Richard ; Monsieur Michau, son pere, à
elle, et à lui,... Monsieur Michau, qu' est le plus
riche meûnier de ce royaume, vous auroit mariée
vous-même à Monsieur Richard son fils, qu' est un
garçon d' esprit... qu' a fait ses études à Melun,
qui parle comme un livre, de même que vous,... qui
sait le latin, et qui à cause de ça, et de dépit
de ce que vous l' avais abandonné, va, se dit-il, se
percipiter dans l' église, à celle fin de devenir par
après not' curé.

Agathe.

Puisque tu ne veux pas m' entendre, dis-moi, du
moins, si Richard est ici.

Lucas.

Non, il n' y est pas ; il n' y sera que ce soir.
N' a-t-il pas eu la duperie d' aller pour vous à
Paris, mamselle ; à celle fin de demander justice
à not' bon roi, qui ne la refuse pas pûs aux petits,
qu' aux grands.

Agathe *à part, en soupirant.*

que je suis malheureuse ! Comment me justifier ? ...
haut. sans que je puisse m' en plaindre, Richard
aura toujours droit de conserver des soupçons
odieux.

Lucas.

Il auroit un gros tort d' en conserver, oui ! ...
bon ! Vous larmoyez ! Eh ouiche ! Toutes ces pleurs
de femmes là sont de vraies attrapes minettes.

Agathe.

Hélas ! Je te pardonne de ne me pas croire sincere ;
mais, si ce n' est pas pour moi, du moins, par amitié

pour Richard, rends-lui un service, qu' en t' appercevant au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici... c' est pour lui que tu agiras.
Lucas.

Voyons, queuqu' c' est, mamselle ?

Agathe, *trés-affectueusement*.

c' est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant s' il est possible... de grace rends-lui cette lettre. (*elle lui présente une lettre,*) que je lui écrivois à tout hazard, et que l' occasion que je trouvai sur le champ de me sauver, ne m' a pas même laissé le temps de l' achever... donne-la lui donc ? ... prends-moi en pitié,... et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

Lucas *attendri, et se retenant*.

baillez-moi ste lettre, la belle pleureuse ; je la l' y rendrons. Vous m' avais attendri ; mais ne pensais pas pour ça m' avoir fait donner dans le pagniau, non... non, palsangué ; et je l' y parlerons conter vous, je vous en pervenons d' avance ; je n' voulons pas que not' ami Richard, et qui sera biantôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous ?

Agathe.

Vas, ce n' est pas toi qu' il m' importe de convaincre de mon innocence ; c' est mon amant, c' est son pere, aux pieds desquels je suis résolue de m' aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

Lucas.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le pormettons.

ACTE 2 SCENE 4

Lucas, *seul, et mettant la lettre dans sa poche*.
comme ces femelles aviont les larmes à commandement !
ça pleure quand ça veut, déjà et d' un... et pis,
quand il s' agit de leux honneur, ces filles

p32

vous font d' shistoires, d' shistoires... qui n' ont ni pere ni mere, et presque toujours, nous autes hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j' finissons toujours par gobet ça ; je somm' assez benais pour ça.

baisser ici les lampes.

et dalieure, ste petite mi jaurée là, qui par son

équipée m' a reculé, à moi, mon mariage avec ma
petite Catau, que j' aimons de tout not' coeur !
C' est-il par endévant ça ! ... mais l' ami Richard
devroit être arrivé ; car le jour commence à tomber
un tantinet.
Eh mais, c' est l' y-même !

ACTE 2 SCENE 5

Richard, Lucas.

Lucas, *courant l' embrasser.*

pardi, Monsieur Richard, que je nous
embrassions ! ... encore... morgué encore. Je n' me
sens pas d' aise, mon ami !

Richard.

Ah ! Mon cher Lucas, j' ai plus besoin de ton
amitié que jamais, mon malheur est sans ressource.

Lucas.

J' nous en éguions toujours bian douté. Mais comment
ça, donc ?

Richard.

Comment ? Tu as vu que j' étois parti pour Paris,
dans le dessein de m' aller jeter aux pieds de sa
majesté ; mais ce malheureux marquis de Conchiny
qui a su mon projet, sans doute par ses espions,
dont je me suis bien apperçu que j' étois suivi, m' a
fait dire qu' il me feroit arrêter si je restois à
Paris.

Lucas.

Queu scélérat !

Richard.

Ce ne sont point ses menaces qui m' ont déterminé

p33

à revenir ; c' est une lettre, qu' après cela, j' ai
reçue d' Agathe. La perfide m' écrit qu' elle ne
m' aime plus.

Lucas.

All' vous avoit déjà écrit.

Richard, *très-vivement.*

oui, Lucas ; elle m' a écrit qu' elle ne m' aimoit
plus ; elle ! ... elle ! ... ah ! Sans doute cet
infâme seducteur, soit par force, soit par adresse,
est parvenu à s' en faire aimer lui-même ! ... elle
aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil
seigneur étranger.

Lucas.

Quoi elle l' aime, vrai ?

Richard *avec transport.*

oui, elle l' aime ; ... elle ne m' aime plus ; ... ma rage... mais calmons ces transports qui ne font qu' irriter mes maux ; oublions-la... je ne la veux voir de ma vie.

Lucas.

Oh ! Vous ferez-très-bien. Elle est ici cependant.

Richard, *très-vivement*.

elle est ici ! Elle est ici !

Lucas.

Oui, elle est ici de tout à l'heure. Elle m' est déjà venu mentir sur tout ça, la petite fourbe ; ... et pour se justifier, ce dit-elle, elle m' a même baillé pour vous une lettre, que j' en ai là.

Richard, *encore plus vivement*.

quoi ! Tu as une lettre d' elle, et pour moi ? Donne donc vite, donne donc.

Lucas *lui montrant la lettre sans la donner*.

tenais, la voilà ; mais croyais-moi, déchirons-la sans la lire ; ignora que des faussetés là dedans.

Richard *la lui arrachant*.

eh ! Donne toujours... quelle est ma faiblesse !

Tu as raison, Lucas, je ne devrais pas la lire.

Mon plus grand tourment est de sentir que j' adore encore Agathe plus que jamais.

p34

Lucas.

C' est bien adoré à vous ! Mais lisais donc tout haut que je voyions c' qu' elle chante.

Richard *lisant la lettre, d' une voix altérée, et le coeur palpitant*.

très-volontiers. il lit : le lundi, à six heures du matin. N' ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à l' affreuse lettre que vous avez sans doute reçue de moi ; c' est le valet de chambre du marquis de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui m' a forcée de vous l' écrire, en m' apprenant que vous étiez à Paris, et que son maître était déterminé à se porter contre vous aux dernières violences, si je ne vous l' écrivois pas. Il m' a promis en même temps que pour prix de ma complaisance, l' on m' accorderoit plus de liberté. Ce dernier article m' a décidée ; car si l' on me tient parole, je compte employer cette liberté à me sauver d' ici ; nul danger ne m' effrayera ; je crains moins la mort que de cesser d' être digne de vous. Je vous écris cette lettre sans savoir par où, ni par qui je puis vous la faire tenir ; c' est un bonheur que je n' attends que du ciel qui doit protéger l' innocence. Je vous aime toujours, je n' aimerai jamais que... mais j' aperçois que la petite porte du jardin est ouverte... ma

fenêtre n' est pas bien haute,... avec mes draps je pourrai... j' y vole.

ah ciel ! Elle sera descendue par sa fenêtre : eh !
Si elle s' étoit blessée, Lucas !

Lucas, *d' un air railleur.*

blessée ! Eh ! Je venons de la voir. Vous donnais
donc comme un gniais dans toute stécriture là,
vous ?

Richard.

Comment, que veux-tu dire ?

Lucas.

Tatigué ! Qu' alle a d' gni ste fille-là ! La belle
lettre ! Queu biau style ! Comm' ça est en même-temps
magnifique et parfide !

Richard.

Quoi, Lucas, tu pourrois penser qu' elle me

p35

trompe, qu' elle me trahit, qu' elle pousseroit la
perfidie jusqu' à...

Lucas, *l' interrompant.*

oui, morgué je l' croyons de reste. Ce marquis,
et elle, ils auront arrangé ste lettre-là
ensemblement, et par exprés, pour qu' ous en soyais
le Claude.

Richard.

Non, elle n' est point capable d' une telle horreur,
et toi-même...

Lucas, *l' interrompant.*

et moi-même... je vous disons que c' est surement
là un tour de ce marquis. Il n' en veut pûs,
il la renvoie à son village.

Richard.

Comment ! Malheureux ! Tu t' obstines à vouloir
qu' une fille comme Agathe...

Lucas.

Malheureux ! Oh ! Point d' injures not' amis ! Mais
tenais : quand je n' nous y obstinerions pas... là,
posez : qu' all' soit innocente ? ... après avoir été
six semaines cheux ce seigneur, qu' est-ce qui le
croira ? Faut qu' all' le prouve, paravant que vous
pissiais la revoir avec honneur ! Voudriais-vous en
la revoyant sans qu' all' soit justifiée, courir les
risques de vous laisser encore ensorceler par elle ?
Et qu' all' vous conduise à l' épouser ? C' est ce qui
arriveroit da, et ce qui seroit biau, n' est-ce pas ?

Richard, *très-tristement.*

oui, tu as raison, Lucas ; je ne dois pas m' exposer
à la voir, je sens trop bien la pente que j' ai à me
faire illusion. Mais, allons chez toi, mon cher ami ;
j' y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes

sens, et me remettre un peu.
baisser les lampes tout-à-fait.
tendrement. ne portons point chez mon pere, et
au sein de ma famille, les apparences, du moins,
du chagrin qui me dévore.
Lucas.
Oui, v' nais-vous-en cheux nous ; aussi bian vla

p36

la nuit close ; et ste forêt, comme vous savais,
n' est pas sûre à ces heures-ci ; ignia tant de
braconniers et de voleurs, c' est tout un ; ... tenais,
tenais, il me semble que j' en entends déjà
queuques-uns dans ces taillis.
Richard *en soupirant.*
oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi
de ton mariage avec ma soeur Catau, et puisque
le mien ne peut pas se faire ; je veux presser mon
pere de finir le tien. Il n' est pas juste que tu
souffres de mon malheur, ce seroit un chagrin de plus
pour moi. *ils se retirent.*

ACTE 2 SCENE 6

le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny.
Le Marquis De Conchiny, *arrivant dans
l' obscurité et en tâtonnant.*
nous avons manqué nos relais, monsieur le duc,
cela est cruel !
Le Duc De Bellegarde.
Ah ! D' autant plus cruel, mon cher Conchiny,
que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas.
Comme la nuit est noire !
Le Marquis De Conchiny.
L' on n' y voit point du tout ; j' ai même de la peine
à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous
ait fait faire un chemin...
Le Duc De Bellegarde *l' interrompant.*
un chemin du diable ! ... quel cerf ! Il s' est fait
battre d' abord pendant trois heures dans ces bois de
Chailly ; il passe ensuite la riviere, nous fait
traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore
deux mortelles heures ; et il nous conduit enfin bien
avant dans Senart, où nous sommes...

p37

Le Marquis De Conchiny *l' interrompant.*
sans savoir où nous sommes. Mais j' entends marcher ;
... quelqu' un vient à nous.

ACTE 2 SCENE 7

Le duc De Sully, *arrive en tâtonnant, et saisit le bras du duc De Bellegarde.*
le duc De Bellegarde, le marquis de Conchiny.
Le Duc De Sully.
Ah ! Sire, seroit-ce vous ! Est-ce vous, sire !
Le Duc De Bellegarde.
C' est la voix de Monsieur De Rosny, et son coeur, car il n' est occupé que de son roi.
Le Duc De Sully.
C' est moi-même... eh ! C' est vous, duc De Bellegarde ! êtes-vous seul ici ? Savez-vous où est le roi ? A-t-il quelqu' un avec lui ?
Le Duc De Bellegarde.
Il y a deux heures que j' en suis séparé ; il n' étoit point avec le gros de la chasse quand je l' ai perdu ; et pour moi je suis ici, uniquement avec le marquis de Conchiny.
Le Marquis De Conchiny.
Avec votre serviteur, duc De Sully, mais, vous, qu' avez-vous donc fait de votre cheval ?
Le Duc De Sully.
Je l' ai donné à un malheureux valet qui s' est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici ?
Le Marquis De Conchiny.
Ma foi, nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous savons.
Le Duc De Bellegarde.
Cela est agréable ! ... et sur-tout pour un galant

p38

chevalier comme moi, qui devoit, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ; ... soit dit entre nous,... sans vanité, et sans indiscretion, messieurs.
Le Duc De Sully, *d' un air brusque.*
duc De Bellegarde, vous n' avez que vos folies en tête ! Je pense au roi, moi. Il n' aura peut-être été suivi de personne, la nuit est sombre, je crains qu' il ne lui arrive quelqu' accident.
Le Marquis De Conchiny, *d' un air indifférent.*
bon ! Quel accident voulez-vous qu' il lui arrive !
Le Duc De Sully, *vivement.*
eh ! Quoi, monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier ? Par quelque voleur ? Que sais-je, moi ! ... *avec colere.* en vérité le roi devoit bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui ? Quel diable ! Ne devoit-il pas être content d' être échappé à mille périls, qui étoient peut-être

nécessaires dans le temps. Et cet homme-là ne sauroit-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles !

Le Duc De Bellegarde, *d'un ton léger.*

eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

Le Marquis De Conchiny, *d'un air indifférent.*

et moi aussi, assurément... mais, par ma foi ?

C'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

Le Duc De Sully, *l'interrompant brusquement.*

vive dieu ! Messieurs, nous avons donc une façon

d'aimer le roi tout-à-fait différente... car, moi,

je vous jure que dans ce moment-ci, je ne suis

nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout

pour lui, moi ; je ne suis point aussi tranquille que

vous l'êtes.

p39

ACTE 2 SCENE 8

Un paysan *ayant sur le dos une charge de bois.*

le duc De Sully, le duc De Bellegarde,

le marquis de Conchiny.

Le Paysan *chantant sur l'air des forgerons de Cithere.*

je suis un bûcheron

qui travaille et qui chante...

Le Duc De Sully *arrêtant le paysan.*

qui va là ? Qui es-tu ?

Le Paysan *jettant son bois de frayeur, et*

tombant aux genoux de M De Sully.

miséricorde, messieurs les voleurs, ne me tuez

pas... mon cher monsieur, si vous êtes le capitaine,

ordonnais-jeux qu'ils me laissent la vie... la

vie, monsieur le capitaine, la vie ! ... v' la quatre

patards et trois carolus, c'est tout c' que j' avons.

Le Marquis De Conchiny.

Vous ! Capitaine des voleurs, mon cher sur-intendant !

Cela est piquant au moins, mais très-piquant !

Le Duc De Sully, *d'un ton sévère.*

c'est plaisanter bien à propos, et bien légèrement, monsieur.

Le Duc De Bellegarde.

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi ; nous ne sommes

point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui

te prions de nous conduire au plus prochain

village.

Le Paysan.
Eh ! Parguenne, messieurs vous n' êtes qu' à une portée de fusil de Lieursain.
Le Duc De Sully.
De Lieursain, dis-tu ?

p40

Le Paysan.
Oui, monsieur, et v' navais qu' à me suivre.
Le Duc De bellegarde.
Bien nous prend que ce soit si près ; car nous sommes excédés de lassitude.
Le Marquis De Conchiny.
Et nous mourons de faim. Dis-moi, l' ami : trouverons-nous là de quoi ? ...
Le Paysan *l' interrompant*.
oh oui, car je vons vous mener cheux le garde-chasse de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux ; et les lapins nous mangiont, nous.
Le Duc De Sully, *donnant de l' argent au paysan*.
tiens, mon enfant ; voilà un Henri ; conduis-nous.
Le Duc De Bellegarde *lui en donnant aussi*.
tiens, mon pauvre garçon.
Le Marquis De Conchiny, *lui en donnant de même*.
tiens encore. Eh bien ? Nous crois-tu toujours des voleurs.
Le Paysan.
Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs. Suivais-moi. Dame, si je vous ont pris pour des voleurs, c' est que ste forêt-ci en fourmille ; car depis nos guerres civiles, biau coup de ligueux avont pris ste profession-là.
Le Duc De Sully.
Allons, allons ? Conduis-nous, et marche le premier.
Le Paysan.
Venais, venais par ce petit sentier ? Par ilà ; par ilà.
Le Duc De Sully, *faisant passer les autres, dit en s' en allant*.
je suis toujours inquiet du roi, il ne me sort point de l' esprit. *il suit le dernier*.

p41

ACTE 2 SCENE 9

Henri Iv *arrive en tâtonnant.*

où vais-je ? ... où suis-je ? ... où cela me conduit-il ? ... ventresaintgris ! Je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l' issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment... et voyons... parbleu ! Je vois... que je n' y vois rien ; il fait une obscurité de tous les diables ! *tâtant le sol avec son pied.* ceci n' est point un chemin battu, ce n' est point une route, je suis en plain bois. Allons, je suis égaré tout de bon ; c' est ma faute aussi ; je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l' on sera en peine de moi, c' est tout ce qui me chagrine ; car du reste, le malheur d' être égaré n' est pas bien grand. Prenons notre parti cependant... reposons-nous, car je suis d' une lassitude... je suis rendu. *il s' assied au pied d' un arbre.* oh, oh ! Cette place-ci n' est pas trop désagréable ; eh mais, là, l' on n' y passeroit pas mal la nuit ; ce coucher-ci n' est pas trop dur ; j' en ai parbleu trouvé, par fois de plus mauvais... *il se couche, et se remet tout de suite à son séant.* si ce pauvre diable de duc De Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j' ai forcé aujourd' hui de m' y suivre, s' est par malheur égaré comme moi ; oh ! Je suis perdu,... je suis perdu ; et ce seroit encore bien pis si j' étois obligé de passer la nuit dans la forêt, il me feroit un train... il me feroit un train,... je n' aurois qu' à bien me tenir ! ... il me semble que je l' entends, qui me dit avec son air austere : j' adore Dieu, sire, vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaisant : moi, à faire mourir d' inquiétude tous vos serviteurs... si je pouvois cependant reposer, et m' endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d' ici. Essayons...

p42

il paroît reposer un instant, on tire un coup de fusil, il s' éveille, et se relève en mettant la main sur la garde de son épée.

il y a ici quelques voleurs, tenons-nous sur nos gardes.

ACTE 2 SCENE 10

Deux braconniers, Henri Iv.

I Braconnier *sortant de la coulisse, et voyant son camarade tirer en paroissant.*
es-tu sûr de l' avoir mis à bas ?
li Braconnier.
Oui, c' est une biche. Il me semble l' avoir entendu tomber.
Henri *allant vers le fond du théâtre.*
ce sont des braconniers, je vois cela à leur entretien.
I Braconnier.
Ne dis-tu pas que tu la tiens ?
li Braconnier.
Tu rêves creux, je n' ai point parlé.
I Braconnier.
Si ce n' est pas toi qui a parlé, il y a donc ici quelqu' un qui nous guette, je me sauve, moi.
li Braconnier.
Parguenne, et moi je m' enfuis.
Henri *les appellant.*
eh, messieurs ! ... messieurs ! ... bon ! Ils sont déjà bien loin... ils auroient pu me tirer d' ici ;
et me voilà tout aussi avancé que j' étois.

p43

ACTE 2 SCENE 11

Henri Iv, Michau, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main.*
Michau *saisissant Henri par le bras.*
ah ! J' tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi. Qu' êtes-vous ? Allons, qu' êtes-vous ?
Henri *hésitant.*
je suis, je suis... *à part, et se boutonnant pour cacher son cordon bleu.* ne nous découvrons pas.
Michau.
Allons, coquin, répondais donc : qu' êtes-vous ?
Henri *riant.*
mon ami ! Je ne suis point un coquin.
Michau.
M' est avis que vous ne valient guère mieux ; car vous ne répondais pas net. Qu' est-ce qu' a tiré le coup de fusil que je venons d' entendre ?
Henri.
Ce n' est pas moi, je vous jure.
Michau.
Vous mentais, vous mentais.
Henri.

Je ments... je ments ? ... *à part*. il me semble bien étrange de m' entendre parler de la sorte...
haut. je ne ments point ; mais...

Michau.

Mais... mais... mais je n' sons pas obligés de vous craire. Queul est vot' nom ?

Henri *en riant*.

mon nom,... mon nom ? ...

Michau.

Vot' nom, oui, vot' nom. N' avons pas de nom ?

D' où vient vous ? Queuque vous faites ici ?

p44

Henri *à part*.

il est pressant... *haut*. mais voilà des questions... des questions...

Michau l' interrompant.

Qui vous embarrasse, je voyons ça ! Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre ; mais c' est qu' vous ne l' êtes pas ; ... et dans ce cas-là, qu' on me suive cheux le garde-chasse de c' canton.

Henri.

Vous suivre ! Eh ! De quel droit ? De quelle auterité ?

Michau.

De queu droit ? Du droit que j' nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not' maître... dame ! C' est que voyais-vous d' inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l' shabitants d' ici l' y sarviont de gardes-chasses, sans être payés pour ça, afin que vous elle sachieais.

Henri *à part, et d' un ton très-attendri*.

m' entendre dire cela à moi-même ! Ma foi, c' est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

Michau.

Queuque vous marmotais là tout bas ? Allons, allons, qu' on me suive.

Henri, *d' un ton de badinage*.

je le veux bien ; mais auparavant voudriez-vous bien m' entendre ? Me ferez-vous cette grace-là ?

Michau, *d' un ton badin*.

c' est, je crois, pus qu' ous n' meritais. Mais, voyons ce qu' ous avais à dire pour vot' défense ?

Henri, *toujours du ton badin*.

je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j' ai l' honneur d' appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu' on lui fasse tort. J' ai suivi le roi

à la chasse ; le cerf nous a mené de la forêt de
Fontainebleau jusqu' en celle-ci ; je me suis
perdu, et...

p45

Michau *l' interrompant.*

de Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieursain !
ça n' est guère vrai-semblable.

Henri, *à part.*

ah, ah ! Je suis à Lieursain !

Michau.

ça se peut pourtant. Mais pourquoi avons quitté,
avons abandonné not' cher roi à la chasse ? ça est
indigne, ça !

Henri.

Hélas ! Mon enfant, c' est que mon cheval est mort
de lassitude.

Michau.

Falloit le suivre à pied, morgué. S' il l' y arrive
queuqu' accident, vous m' en repondrais déjà. Mais,
tenais : j' ons bien de la peine à craire... là,
dites-moi là, dites-vous vrai ?

Henri.

Encore un coup, je vous dis que je ne ments
jamais.

Michau.

Queu chien de conte ! ça vit à la cour, et ça ne
ment jamais ! Eh ! C' est mentir, ça.

Henri, *légèrement.*

eh bien, monsieur l' incredule, donnez-moi retraite
chez vous, et je vous convaincras que je dis la
vérité. Pour commencer, voici d' abord une piece
d' or, et demain je vous promets de vous payer mon
gite, au-déla même de vos souhaits.

Michau.

Oh, tatigué ! Je voyons à présent qu' vous dites
vrai ; vous êtes de la cour. Vous baillais eune
bagatelle aujourd' hui, et vous faisien pour le
lendemain de grandes promesses, que vous n' quienrais
pas.

Henri, *à part.*

il a de l' esprit.

Mais appernais que je n' sis pas courtisan, moi ;
que je m' appelle Michel Richard, ou plutôt, qu' on
me nomme Michau ; et j' aime mieux ça, parce que

p46

ça est plus court, que je sis meûnier de ma profession ;
que je n' ons que faire de vôt' argent ; que je
sons riches.

Henri.

Tu me parois un bon compagnon ; et je serai charmé
de lier connoissance avec toi.

Michau, *froçant le sourcil.*

tu me parois ! ... avec toi ! ... eh mais v' s êtes
familier, monsieur le mince officier du roi !
Eh-mais, j' vous valons bian, peut-être ! Morgué, ne
m' tutayais pas, j' naimons pas ça.

Henri, *du ton du badinage.*

ah ! Mille excuses, monsieur ! Bien des pardons...

Michau *l' interrompant.*

eh non, ne gouaillais pas ; c' nest point que je
soyons fiars ; mais c' est que n' admettons point de
familiarité avec qui que ce soit, que paravant je
n' sachions s' il le mérite, voyais-vous.

Henri, *d' un air de bonté.*

je vous aime de cette humeur-là, je veux devenir
votre ami, Monsieur Michau, et que nous nous
tutayions quelque jour.

Michau *lui frappant sur l' épaule.*

oh ! Quand je vous connoîtrons, ça s' ra différent.

Henri *souriant.*

oh oui, tout différent... mais de grace, tirez-moi
d' ici à présent.

Michau.

Très-volontiers ; et pis que vous êtes honnête, je
veux vous faire voir, moi, que je sis bon homme.
Venez-vous-en cheux nous ; vous y verrais ma femme
Margot, qui n' est pas encore si déchirée ; et ma
fille Catau, qui est jeune et jolie, elle.

Henri, *avec vivacité.*

votre fille Catau est jolie ? Elle est jolie,
dites-vous ?

Michau.

Guiable ! Comme vous pernaiss feu d' abord, vous
m' avais l' air d' un gaillard.

p47

Henri, *vivement.*

mais, oui ; j' aime tout ce qui est joli, moi, j' aimé
tout ce qui est joli.

Michau.

Eh, oui, l' on vous en garde ! Oh mais, ne badinons
pas : venais-vous-en tant seulement souper cheux
moi. Mon fils arrive c' soir ; j' ons eune poitrine
de viau en ragoût, eun cochon de lait, et eun
grand lièvre en civet.

Henri, *gaiement.*

vous aurez donc un lit à me donner ? Mais sans découcher Mademoiselle Catau.

Michau.

Oh ! J' vous coucherons dans un lit qui est dans not' gregnier en haut, et qu' est au contraire fort éloigné de l' endroit où couche Catau, et ça, pour cause. Je vous aurion bian baillé le lit de not' fils s' il n' étoit pas revenu ; mais dame, je voulons que not' enfant soit bian couché par perference.

Henri, *toujours gaiement et avec bonté.*

cela est trop juste. Pardieu, je serois fâché de le déranger, et vous avez raison, cela est d' un bon pere.

Michau.

C' est qui sera las ; c' est qui sera harrassé, voyais-vous. Allons, allons ; venais-vous-en, monsieur. Avous faim ?

Henri, *vivement.*

oh ! Une faim terrible.

Michau.

Et soif à l' avenant, n' est-ce pas ?

Henri.

La soif d' un chasseur ; c' est tout dire.

Michau.

Tant mieux, morgué ! V' m' avais l' air d' un bon vivant. Buvez-vous sec ?

Henri, *gaiement.*

oui, oui ; pas mal, pas mal.

Michau.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi ; je voyons

p48

que nous nous tutayerons bien-tôt à table. J' allons vous faire boire du vin que je faisons ici ; il est excellent, quand ce seroit pour la bouche du roi. Laissais faire, nous allons nous en taper.

Henri.

Ventresaintgris, je ne demande pas mieux !

Michau.

Oh ! Pour le coup, je voyons bian que vous n' avais pas menti, vous êt' officier de not' bon roi, car vous v' nais de dire son juron.

Henri *à part, en s' en allant.*

continuons à lui cacher qui nous sommes ; il me paroît plaisant de ne me point faire connoître.

ACTE 3 SCENE 1

Le théâtre représente l' interieur de la

maison du meûnier.

l' on voit au fond une table longue de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune ; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les assiettes de terre commune. au lieu de verres, de timbales et des gobelets d' argent, pareils à ceux de nos bateliers ; des fourchettes d' acier. Sur le devant, deux escabelles ; près de l' une est un rouet à filer, au pied de l' autre est un sac de bled, sur lequel est empreint le nom de Michau.

Margot, Catau suivant sa mere.

Margot.

Voi, Catau ; voi ma fille, s' il ne manque rian à

p49

not' couvart ; si t' as bin apporté tout c' qui faut sus la table ? Vla Michau, vla ton paire qui va rentrer de la forêt.

Catau, *regardant sur la table.*

non, ma mere, rien n' y manque ; tout est bin arrangé à présent, mon pere trouvera tout tout prêt.

Margot, *y regardant elle-même.*

oui, oui vla qu' est bin, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l' ons mis sus d' la cendre chaude ; il n' y a plus rian à voir de ce côté-là ; ainsi, remettons-nous donc à not' ouvage ; car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

Catau, *se remettant à l' ouvrage ainsi que sa mere.*

vous avez raison, ma mere.

Margot.

C' est que l' oisiveté est la mere de tous vices ; eh, tien : si ste petite Agathe n' avoit pas été élevée sans rian faire, cheux ste grande dame, elle n' auroit pas écouté ce biau marquis ; elle ne s' en seroit pas en allée avec lui comme une criature, si elle avoit su s' occuper comme nous, ma fille.

Catau.

Tenez, maman : vla mon frere qui arrive ce soir ; je gage qu' il nous apprendra qu' Agathe est innocente de tout ça. Oh ! Je le gagerois ; car je l' ai crue toujours sage, moi.

Margot.

Oui, sage, je t' en répons ! Vla eune belle sagesse encore ! Mais n' en parlons pus ; c' est une trop vilaine histoire.

Catau.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d' autres histoires. Contez-moi, par exemple, d' shistoires

d' esprits. C' est bin singulier ! Je n' voudrois pas voir eun esprit pour tout l' or du monde, et si cependant je sis charmée quand j' entends raconter d' shistoires d' esprits. Si bin donc, ma mere, que vous m' allez en dire eune.

p50

Margot, *tout en filant.*

volontiers, Catau, pisqu' ça te réjouit. Mais stella est ben sûre, ma fille ; c' est Michau, c' est vot' paire l' y même qu' a vu revenir st' esprit là qui revenoit.

Catau.

Mon paire l' a vu ! Il l' a vu !

Margot.

Vot' paire ; ce n' sont pas là des contes, pisqu' c' est lui-même qui l' a vu... j' en venions que d' être mariez, et y venoit de pardre son paire ; et vla que tout d' un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d' abord l' esprit qui revenoit sans doute, du sabat... qui glissit tout le long de sa cheminée ; ... et qui entrît dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes, trela à, trela à,... trela à, trela.

Catau *toute tremblante.*

de grosses chaînes ! ... ah ! Le coeur me bat ! ... de grosses chaînes !

Margot.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisaient un bruit terrible... et, pit après, le revenant allît tout droit tirer les rideaux de son lit ; cric, crac ; ... cric, crac.

Catau, *tremblant encore davantage.*

ah ! Bon dieu ! Bon dieu ! Que j' aurais t' eu de frayeur ! ... eh de queue couleur sont les esprits ? Dites-moi donc ça, pisque mon paire a vu st' ila ?

Margot.

Oh ! Pardinne ! Il n' ell' vit pas en face ; car, de peur d' ell' voir, vôt' paire fourit bravement sa tête sous sa couverture... mais il entendit ben distinctement l' esprit, qui lui disit : rends à monsieu le curai six gearbes de blé, dont ton paire ly a fait tort sur sa dixme ; ou sinon, demain, je vienrai te tirer par les pieds.

Catau, *plus tremblante.*

ah ! Tout mon sang se fige ! Et mon paire eut-il ben peur ? *on frappe à la porte.* bonté divine ! N' est-ce pas là un esprit ?

p51

Margot, *tremblante aussi*.
non, non, c' est qu' on frappe à la porte. Vas t' en ouvrir, Catau.
Catau, *mourant de peur*.
ah, ma mere ! Je n' oserois... allez-y vous-même ... vous êtes plus dangereuse que moi.
Margot.
Eh ben, eh ben ! Allons-y toutes les deux ensemble.
Catau.
Mais, ne parlais donc pas, comme si vous avais peur, ma mere ; ça me fait trembler davantage.
Margot.
Non, non, mon enfant ; si je pis m' en empêcher.
l' on frappe encore plus fort. qui va là ? Qui va là ?
Richard *en dehors*.
c' est moi, ouvrez.
Catau, *frissonnant de tout son corps*.
ah, ma mere ! ça ressemble à la voix de mon frere Richard ! ... y sera mort, et c' est son esprit qui revient.
Margot, *se rassurant*.
à dieu ne plaise ! J' ai dans l' idée moi, que c' est l' y-même. *on frappe encore*.
Richard, *en dehors*.
ouvrez donc. Eh mais, ouvrez donc.
Margot, *courant ouvrir*.
oh ! C' est l' y même, je vons ouvrir.

ACTE 3 SCENE 2

Richard, Margot, Catau.
Richard, *embrassant sa mere*.
comment vous portez-vous, ma mere ?
Margot.
Fort bien, mon cher enfant.
Richard, *embrassant Catau*.
et vous, ma soeur Catau.

p52

Catau.
à merveille, mon cher frere.
Richard.
J' ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m' ouvrir.
Margot.
Mon dieu, si fait, mon pauvre garçon, mais c' est qu' ta soeur a eu une sottie frayeur...

Catau, *l' interrompant.*

oui, c' est que ma mere a eu peur... mais qu' avous fait, cher frere ? Eh ben avous vu le roi ?

Margot.

Est-il bel homme ? Oh ! Il doit être biau, il est si bon !

Richard.

Hélas ! Je n' ai pa pu le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant, où est mon pere ?

Margot.

Il a entendu tirer un coup de fusil, et il est sorti pour vouaire qui s' peut être.

Richard.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles ?

Margot.

Oh ! C' est eune varmine qu' on ne peut détranger.

Michau, *frappant en dehors.*

hola hée ! Margot, Catau, eune lumiere eune lumiere ?

Margot, *allant ouvrir.*

tian, tian, vla ton paire qu' arrive.

ACTE 3 SCENE 3

Margot, Catau, Richard, Michau, Henri.

Margot.

Eh ben ? L' coquin qu' a tiré le coup de fusil est-il pris ?

p53

Michau.

Non, Margot. Je n' ons rian trouvé que st' étranger à qui faut qu' tu donne à souper, et eun logement pour ste nuit.

Margot.

Oh ! J' ons ben nous trouvé eun étranger ben mélieur, pisqu' il nous appartient, vla Richard revenu.

Michau, *poussant très-fort Henri.*

not' fils est revenu ! Est le vla ce cher enfant !

Henri, *à part, et en riant.*

qu' il m' eût poussé un peu plus fort, et il m' eût jetté à terre.

Michau.

Mais queueve joie de te revoir ! Eh bian, comment t' en va mon garçon.

Richard.

à merveille, mon pere ; et le coeur attendri de

votre bon accueil.

Henri, *à part*.

quelle joie naïve ?

Michau.

Ma foi, monsieur vous excuserais, je sis ravi de revoir ce pauvre Richard, si ravi... *tournant*

le dos à Henri. ignia pus d' un mois que je n' tons vu ; oh oui, faut qu' gniait pu d' un mois.

Margot.

Je t' trouvons un peu maigri.

Catau.

Oui, t' as la mine un peu pâlotte.

Richard.

Je me porte bien, ma mere ; cela va bien Catau.

Michau, *s' asseyant pour se faire ôter ses guêtres*.

tant mieux, mon ami. Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j' ons peine à nous baisser... et toi, mon fils, dis nous donc, accoûte ici. *il continue de parler bas avec Margot, Richard, et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi finit son à parte.*

p54

Henri *à part, tandis qu' ils causent tous ensemble*.

quel plaisir ! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d' être traité comme un homme ordinaire..., de voir la nature humaine sans déguisement ! Cela est charmant ! Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

Michau, *paroissant achever ce qu' il disoit tout bas*.

mais enfin, Richard, qu' est-ce qui t' a fait revenir si-tôt ? Est-ce que t' aurais réussi ? Aurois-tu parlé au roi ?

Richard.

Non, mon pere ; je ne l' ai pas même pu voir ; ce qui m' auroit fait grand plaisir, car je ne l' ai pas vu plus que vous tous... et ce qui m' en a empêché, c' est que... je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

Michau.

T' as raison, je causerons de tout ça quand je serons seuls... mais à stheure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu' est venue ici de Fontainebleau ! C' est singulier ça ! Et ce monsieur qu' est un petit officier de sa majesté, à ce qu' il dit, qui l' a suivi à la chasse ? Qui s' est égaré, et que je ramassons.

Richard.

Cela est très-bien à vous, mon pere ; et nous le

receverons de notre mieux.

Henri.

En verité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. *à part.* pardieu, ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

Michau.

Allons, Margot ; allons Catau, faites-nous souper, mes enfants.

Margot.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d' heure. *elle sort.*

Catau.

Mon paire, vla la nape qu' étoit déjà mise d' avance ; je vons chercher encore eun couvert pour monsieur.

p55

à Henri, lui faisant la reverence. monsieu a-t-il eun couteau sur lui ?

Henri.

Non belle Catau, je n' en ai point.

Catau.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

ACTE 3 SCENE 4

Henri, Michau, Richard.

Henri.

Vous aviez bien raison, papa Michau ; Mademoiselle Catau est la beauté même.

Michau.

Oh ! Sans vanitai, j' nons jamais fait que d' biaux enfants, nous. Mais, Catau hée ! J' oublois...

ACTE 3 SCENE 5

Catau, Henri, Michau, Richard.

Catau.

Queuqu' vous souhaitez, mon pere.

Michau.

Parguienne, fille, c' est que j' n' y pensions pas.

Rince un grand gobelet, et apporte à monsieu eun coup de cidre ; il le boira bian en attendant le souper ; il doit être altéré, c' n' est pas comme nous, lui.

Henri.

Vous me prevenez, j' allois vous demander un coup à boire.

Catau, *à Henri.*

vous l' allais avoir dans l' instant, monsieu.
Henri, *lui passant la main sous le menton.*
et de votre main il sera délicieux.

ACTE 3 SCENE 6

p56

Henri, Michau, Richard.

Michau, *à Henri.*

c' est qu' on a soif quand on a chassé, je savons ça.
à Richard. eh bian, mon garçon, disnous donc,
quéqu' t' as vu d' biau à Paris !

Richard.

Mon pere, quand j' y suis arrivé, quoiqu' il y eût plus
d' un mois passé depuis la maladie de notre grand
monarque, tout Paris étoit encore yvre de joye de
la convalescence de ce roi bien aimé.

Michau.

ça été d' même par toute la France, mon enfant.
Eh, tian : le seigneur de nôt village avoit bian
raison de dire, que c' est lorsqu' un roi est bian
malade, qu' on peut connoître jusqu' à queu point il
est aimé de ses sujets.

Henri, *à part.*

quelle douce satisfaction !

Richard.

Oui, mon pere. Hélas ! J' ai vu à Paris tout le
monde heureux, excepte moi.

Henri, *avec une grande vivacité de sentiment.*
excepté vous, Monsieur Richard ? Eh ! Pourquoi
cette exception ? Quelle raison ? Quel chagrin vous
avoit donc fait quitter votre village pour aller à
Paris.

Michau.

Oh ça, c' est eune autre histoire, que Richard ne
se soucient peut' êt' pas de vous dire, voyais-vous.

Henri.

En ce cas là, j' ai tort ; pardonnez mon indiscretion.

Michau.

Oh ! Ignia pas grand mal à ça.

p57

ACTE 3 SCENE 7

Henri, Michau, Richard,
Catau *apportant du cidre.*

Michau.

Allons, vaise à boire à monsieu, ma Catau ;
il t' sarvira le jour de tes nôces. *à Henri.*
j' vous ont fait donner du cidre pûstôt que du vin,
parce qu' ça rafraîchit mieux. Avalai-moi ça, pere.
il lui frappe sur l' épaule.

Henri.

à votre santé, Monsieur Michau ; à la vôtre
Monsieur Richard, à la vôtre et pour vous remercier,
très-belle et très-obligeante Catau.

Michau.

Eh, morgué, j' oubliais, Richard ; avant de souper,
vien t' en ranger avec moi queques sacs de farine qui
sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer
là la nuit à l' air... vous voulais bian le permettre
monsieu ? ... toi, Catau, reste avec not' hôte, pour
l' y tenir compagnie.

Catau, *courant après son pere.*

vous n' aurez donc pas besoin de moi, mon pere ?

Michau, *derriere la coulisse.*

non, fille, tian-toi là.

ACTE 3 SCENE 8

Henri, Catau.

Henri *à part sur le bord du théâtre.*

en vérité, la petite Catau est charmante... mais
charmante... si elle savoit qui je suis... non, non,
rejettons cette idée ; ce seroit violer le droits
de l' hospitalité.

p58

Catau.

Queuqu' vous faites donc là tout de bout dans un
coin, monsieu ? Que ne vous assisez-vous ? Je vons
vous chercher un' chaise.

Henri, *l' arrêtant par la main.*

demeurez belle Catau ; je ne souffrirai point que
vous preniez cette peine.

Catau.

Aga, vla encore eune belle peine ! Est-ce que vous
nous prenez pour vos poupées de filles de Paris ? ...
mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

Henri, *la lui retenant et la caressant.*

votre main ? Oh ! Pour cela non ; elle est trop
jolie, je veux la garder.

Catau, *retirant sa main rudement.*

oh ! Laissez s' il vous plaît. Je n' aimons pas les compliments, et sur-tout ceux des messieux ; ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons ? Je savons ça.

Henri.

Oh ! Mon petit coeur ! Vous n' avez rien à craindre avec moi.

Catau.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur... oh ! Vous m' avez tout l' air d' un bon enjoleux de filles ! Voyais encore comme il me regarde !

Henri, *en riant.*

eh, mais, vous Catau, vous m' avez l' air bien farouche ! Dites-moi donc l' êtes-vous autant que cela avec avec tous les paysans de votre village ? ... avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

Catau.

Eh mais, tredame ! Monsieur, je n' en manquons pas.

Henri.

Je le crois bien, eh sans doute, il y en a quelqu' un auquel votre petit coeur donne la préférence ? Je le trouve bien heureux !

Catau.

Eh bien ! Il dit toujours comme ça lui, qu' il n' est

p59

pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contents.

Henri.

Cependant vous l' aimez bien ? Avouez-le moi.

Catau.

Eh ! Qu' est-ce qui n' aimeroit pas Lucas !

Stapendant, parce qu' il n' est pas autrement riche, mon paire barguigne toujours à nous marier ensemble.

Henri.

Oh ! Il faut que votre pere vous fasse épouser Lucas, qu' il en finisse ; je le veux absolument ; je le veux.

Catau.

Je le veux, je le veux... comme il dit ça ce monsieur ! Je le veux ! Et le roi dit ben nous voulons. Oh ! Sachez qu' on ne fait vouloir à mon pere que ce qu' il veut, lui.

Henri, *en riant.*

quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite. *à part en s' éloignant.* j' ai pensé me trahir ; j' ai fait là le roi, sans m' en appercevoir.

Catau, *allant à lui.*

il le souhaite ! ... et il me plante-là pour aller se moquer de moi tout là bas.

Henri, *la caressant.*

non, ma chere fille ; et vous verrez si je me moque. Je compte parler à Monsieur Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux... et j' ose vous prédire, qu' auparavant que je sorte d' ici vous serez heureuse. *la serrant entre ses bras.* mais bienheureuse.

Catau, *se défendant de ses caresses.*

allons, allons, ne me prenez pas comme ça, aussi ben vla que j' apperçois mon paire.

ACTE 3 SCENE 9

Michau, Margot, Richard, Henri, Catau.

Michau.

Pardon, monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec ste petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens ; mais, c' est qu' faut faire ses affaires : *primo* d' abord.

p60

Margot.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

Michau.

Eh bian, boutons-nous à table.

Catau.

Faudroit l' avancer ici la table, pour qu' on puisse passer par derriere. Mon frere, prêtez-moi un peu la main.

elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.

Henri, à Catau.

laissez-moi faire, ma belle enfant ; vous n' êtes pas assez forte.

Catau, *le repoussant.*

je ne sions pas assez forte ? Allons donc monsieu, je n' souffrirons pas qu' cheux nous vous preniez la peine...

Henri.

Eh non, laissez-moi faire.

Michau.

à nous deux Richard. *ils vont prendre la table et l' apportent sur le devant du théâtre.*

toi Catau, va t' en avertir ta mere, et sarvez-nous à souper toui de suite

ACTE 3 SCENE 10

Henri, Michau, Richard.

pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri Iv va chercher le banc ; et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

Michau, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

oh parguenne, monsieu, permettez-nous d' faire les honneurs de cheux nous ; Richard et moi, j' aurions été charcher le banc, et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

Henri.

Bon, bon ! Sans façon, Monsieur Michau ! Oh, parbleu sans façon.

p61

Michau, *arrachant l' autre chaise.*

non, monsieu ; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

ACTE 3 SCENE 11

Margot, et Catau, *apportant les plats*

Henri, Michau, Catau.

Richard.

Allons, boutons nous vîte tretous à table. Mettais-vous sus ste chaise-là, monsieu ; toi ; Margot, prend staute chaise, et mets-toi ilà.

Margot *à son mari, avec respect,*

eh non, pernaiss-la plûtôt ; vous avais d' couteume de vous mette sus eune chaise, mon ami.

Henri, *offrant sa chaise.*

mon dieu, ne vous déplacez pas, Monsieur Michau, reprenez votre chaise ; je serai ravi d' être sur le banc, moi ; cela m' est égal en vérité.

Michau *à Henri,*

morgué, monsieu, estc' qu' vous vous gaussez de nous, avec vos façons ? Je savons vivre. Estc' qu' vous nous pernaiss pour des cochons ? Faut-il pas qu' un étranger il ait le mélieur siege, donc ?

Henri.

Allons, allons, j' obéis, monsieur.

Michau.

Vous faites bian... sied-toi donc, femme ; je voulons rester là entre ma fille et mon fils. *ils*

s' asseyent tous. oh ça, beuvons eun coup d' abord : ça ouvre l' appétit.

Henri.

Vous êtes homme de conseil, et vous inspirez la franche gaieté, Monsieur Michau,... *refusant de la pinte de Michau, et se saisissant de celle qui est devant lui.* non, servez Madame Michau ; je vais en verser, moi,

p62

à notre bel enfant, et je m' en servirai après.

Michau.

C' est bian dit. Tien donc, femme ; tend donc, Richard. *ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.* monsieur, j' ons l' honneur de boire à vot' santai.

Richard, *buvant aussi à la santé de Henri.*

monsieur, permettez-vous ? ...

Henri.

Bien obligé, messieurs et mesdames, *serrant la main de Catau.* je vous remercie, charmante Catau.

Catau *faisant un petit cri.*

aie, aie ! Monsieur, comme vous me sarrez la main ! ça m' a fait mal, da.

Henri.

Pardon, ma belle enfant ; je suis bien éloigné d' avoir l' intention de vous faire du mal, au contraire.

Michau.

Tenais, monsieu, je vous sars ste premiere fois-ci ; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie : c' est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

Henri.

Grand-merci, monsieur. *il sert Catau.* que j' aye l' honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l' appétit ; mais vous en donneriez.

Catau.

C' est vot' grace, ben obligée, monsieur, v' sêtes ben poli !

Michau à Margot.

prens donc, femme. Allons, pernais, vous autres ; je sis sarvi, moi,... *ils paroissent manger comme des gens affamés, surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.* vla un biau moment de silence.

silence. allons, ça va bian, nous mangeons comm' des diables.

Catau.

C' est qu' il n' est cher que d' appétit.

Henri, *tout en mangeant avec vitesse.*

oh ! Ma foi, voilà un civet qui en donneroit, quand on n' en auroit pas ! Il est accommodé admirablement bien.

Margot.

Oh ! Je l' ons accommodé à la grosse morguenne ;
mais c' est qu' monsieu n' est pas difficile.

Richard.

Non, ma mere ; c' est que monsieur est honnête. Il
veut bien trouver à son goût ce qu' il voit que nous
lui donnons de bon coeur.

Henri, *en mangeant et dévorant encore.*

non, en verité, sans compliment, ce civet-là est
une bien bonne chose, d' honneur !

Michau, *prenant la pinte.*

eh mais ! Si je beûvièmes !

Henri.

C' est bien dit, car je m' ennuie ; et puis je veux
griser un peu Mademoiselle Catau, pour savoir si
elle a le vin tendre.

Catau, *haussant son gobelet.*

assais, assais, monsieu ; comme vous y allais !
ils boivent, et choquent tous.

Margot à Richard.

queuque t' as, mon fils, tu ne manges point ?

Richard.

J' ai assez mangé, ma mere, et je n' ai rien.

Michau, *la bouche pleine.*

allons, Richard, pisque tu n' manges pûs, chante-nous
eune chanson ; tian : stella qu' t'avois fait pour
Agathe.

Richard.

Ah, mon pere, depuis qu' elle m' a trahi ! ...

Henri, *l' interrompant tout en dévorant.*

quoi ! Votre maîtresse vous a trahi, Monsieur
Richard ? Eh ! Contez-moi donc ça.

Michau, *toujours mangeant.*

ne l' y en parlais donc pas : vous le feriais
pleurer ; point de queusion là-dessus ; vous êtes
trop curieux au moins. Allons, chante ça, te
dis-je.

Margot.

Oui, chante, mon fieu ; ça t' égayera, et nous
itout.

p64

Catau.

Oh oui : oui ; chantez, chantez, mon frere et pis
j' en chanterons eune après.

Henri, *à Catau avec feu.*

je serai ravi de vous entendre ! J' en serai enchanté.

Michau.

Allons, chante donc, je l' veux ; ne fais pas le
benais.

Richard, *d' un air triste, et contraint.*

c' est par obéissance pour vous, mon pere, et par égard pour monsieur, qui n' a que faire de ma tristesse, que je vais chanter ; car je n' en ai nulle envie, en verité.

il chante.

si le roi m' avoit donné
Paris sa grand-ville,
et qu' il me fallût quitter
l' amour de ma mie ;
je dirois au roi Henri :
reprenez votre Paris ;
j' aime mieux ma mie,
ô gué,
j' aime mieux ma mie.

*Henri se détournant et répétant à demi voix
au roi Henri, d' une façon gaie, et d' un air
satisfait.*

Henri.

La chanson est jolie, très-jolie ; et monsieur la chante à merveille.

Michau.

Jell' crois qu' il la chante bian ! Parguenne ! Eh !
C' est l' y qui l' a faite. Dame ! Monsieur, il est savant not' fils !

Henri.

Et vous, aimable Catau ; la vôtre à présent.

Catau.

Je ne nous ferons pas presser ; je n' avons pas une assez belle voix pour ça.

elle chante le visage tourné vers Henri Iv.

charmante Gabrielle,
percé de mille dards ;
quand la gloire m' appelle
sous les drapeaux de mars ?
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
ou sans amour !

*Henri se détourne, et répète avec émotion :
charmante Gabrielle, pendant que Catau continue
à chanter, et sans qu' elle s' interrompe pour
cela.*

p65

Henri.

C' est chanter comme un ange ! *il embrasse Catau.*
cela méritait bien un baiser.

Catau, *honteuse, et s' essuyant la joue.*

pardi, monsieu, vous êtes ben libe avec les filles !

Michau, à Catau.

allons, tu t' es attiré ça par ta gentillesse, faut en convenir... *sérieusement à Henri*. mais il ne fauroit pas recommencer au moins, monsieu, je vous en prions. Guiable ! Il ne faut que vous en montrer, à ce qu' il me paroît.

Henri, *gaiement*.

pardon, papa Michau ; Mademoiselle Catau m' avoit transporté ! Je n' ai, ma foi, pas été le maître de moi.

Michau, *se versant à boire*.

gnia pas grand mal. Eh bian, moi, je vons itout vous dire eune chanson, et pis vous viandrais me baiser par après, si je l' ons mérité. Attendais que je retrouvions l' air... c' est l' air du pas d' Henri Quatre dans les tricotets. La, la, la, la, m' y voici, j' y suis. *il chante*.

j' aimons les filles,

et j' aimons le bon vin.

Allons ; chorû.

De nos bons drilles

voilà tout le refrain :

j' aimons les filles,

et j' aimons le bon vin.

Chorû. *l' on reprend le refrain en choeur*.

2.

Moins de soudrilles

eussent troublé le sein

de nos familles,

si l' ligueux plus humain,

eût aimé les filles,

eût aimé le bon vin.

p66

Chorû. *tous chantent les deux derniers vers encore*.

3.

Vive Henri Quatre !

Vive ce roi vaillant !

Ce diable à quatre

a le triple talent

de boire, et de battre ;

et d' être un vert galand.

Ah ! Grand chorû pour celui-là.

tous reprenant en choeur.

vive Henri Quatre,

vive ce roi vaillant.

Mais parguenne, m beuvons à la sentai de ce bon roi,

et vous l' y dirai, au moins ; mais dites-l' y ; vous

qu' avais l' honneur de l' aporcher ; dites-l' y ;

pormettais-le moi.

Henri, *dans l' attendrissement*.

je vous le promets, il le saura sûrement.
ils se versent du vin et choquent tous avec le roi.
Margot, *se levant pour choquer.*
et que je l' bénissons.
Michau, *débout et choquant.*
et que je l' chérissons.
Catau, *débout aussi, et choquant.*
et que je l' aimons pus que nous-mêmes.
Richard, *débout et s' allongeant pour choquer.*
et que nous l' adorons.
Henri, *attendri au point d' être prêt à verser
des larmes.*
je n' y puis... plus tenir... je suis prêt... à verser
des larmes... de tendresse et de joye. *il se
détourne.*
Michau, *à Henri.*
comme vous vous détournais ! Est c' que vous
n' topais pas à tout ce que je disons là de not' roi,
donc ?

p67

Henri, *d' un ton entrecoupé.*
si fait, mes amis... au contraire, votre amour pour
votre roi... m' attendrit au point que mon coeur...
allons, allons, à la santé de ce prince. *ils
recommencent à choquer.*
Margot.
De ce bon roi.
Catau.
De ce cher roi.
Michau.
De ce vaillant roi.
Richard.
De ce grand roi.
Michau.
De ses enfans, de ses descendans... eh bian dites
donc itout un mot d' éloge de not' roi ! Est-c' que
vous n' oserais le louer donc vous ? A' vous peur
q' ça ne vous écorche la langue ? M' est avis morgué,
que vous n' l' aimais pas autant que nous. Ne
seriais-vous pas d' ces anciens ligueux ? Oh ! Vous
n' êtes pas un bon françois, morgué.
Henri, *dans le dernier attendrissement.*
pardonnez-moi... de tout mon coeur... à la santé...
de ce bon roi...
Michau, *avant d' avaler son vin.*
de ce bon roi ! ... parguene, l' on a ben de la paine
à vous arracher ça !
Margot, *après avoir bû.*
stapendant, ses louanges venons d' elles-mêmes à la
bouche.

Catau.
Alles ne coûtent rian.
Richard.
Elles partent du coeur.
Michau.
Tatigué ! ça fait du bian de boire à la santé
d' Henri ! Oh ça, je n' mangeons plus ; levons-nous
de table ; aussi ben quand on a eune fois bu à la
santai du roi, on n' oserai pûs boire à personne.
Richard.
Reportons la table, mon pere, afin qu' on puisse
desservir plus commodement.

p68

Michau.
T' as raison... *à Henri qui veut aider à
transporter la table.* oh ça, allais-vous encore
faire vos çarimonies, j' vous les défendons.
Henri, *aidant toujours à desservir.*
je vous laisserai faire ; j' aiderai seulement un peu
à la belle Catau.
Michau.
Je ne l' voulons pas, vous dis-je... allons, Margot,
Catau, achevais de nous ôter tout ça et pis, allais
mettre des draps blancs au lit de monsieu.
Margot.
Oui, mon ami, ça va êt' fait.
Catau.
Oui, mon paire ; quand j' aurons tout rangé ici ;
j' irons, ma mere et moi, faire le lit de monsieu.
Henri, *tenant quelques assiettes.*
tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je
tiens-là.
Catau.
Eh ! Laissez-moi faire. Pardi, mon cher monsieu,
vous avais toujours les mains fourrées par-tout.
Michau.
Parguenne, voulais-vous bian leux laisser faire leux
besognes elles-mêmes ? Vous êtes bian têtû toujours.
Henri, *aidant encore à desservir.*
eh, non, non, je ne me mêlerai plus de rien, voilà
qui est fait. *l' on frappe à la porte de la
maison.*
Michau.
L' on frappe à not' porte, va voir qui c' est, Richard.
Margot et Catau sortent.
Richard.
J' y cours, mon pere... juste ciel ! C' est Agathe !

ACTE 3 SCENE 12

Henri, Michau, Richard, Agathe, Lucas.
Lucas, *à Agathe vêtue en paysanne.*
eh bian, mamselle ! Le vla Monsieur Richard ; parlais
l' y donc ; mais il ne vous croira pas, vantaiss-vous-en.

p69

Agathe, *se jettant aux pieds de Michau et de Richard, successivement.*
ah, Monsieur Michau ! ... ah, Richard ! ...
je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de
m' entendre...
Richard, *la relevant.*
relevez-vous, Agathe ; ... je ne souffrirai pas...
Michau, *à Agathe.*
oh, oh ! Qui vous amene ici, ma mie ? Faut êt' ben
impudente pour oser encore remettre les pieds cheux
nous, après c' qu' ous avais fait !
Richard.
Eh ! Mon pere, épargnez...
Agathe, *en pleurs.*
j' avoue, monsieur, que l' excès de ma hardiesse
mériteroit ce nom, si j' étois coupable ; mais c' est
le marquis de Conchiny qui m' a enlevée malgré moi...
mes pleurs m' empêchent...
Henri.
à part. Conchiny ! Conchiny ! *haut à Michau.* qui est cette fille-là ? Elle
m' intéresse infiniment ; elle est jolie.
Michau.
Ah ouiche ! C' est eune jolie fille, qui s' est vendue
à ce vilain marquis de Conchiny, pus-tôt que
d' apouser honnêtement mon fils ! ça fait une jolie
fille, ça !
*l' on frappe à la porte ; Margot et Catau arrivent
et ouvrent.*

ACTE 3 SCENE 13

Henri, Michau, Agathe, Richard, Lucas,
Margot, Catau, le garde-chasse.
Margot et Catau *ensemble.*
mon mari, mon pere, c' est monsieur le garde-chasse.
Michau.
Ah, ah ! C' est bian tard que...

p70

Le Garde-Chasse.

C' est, Monsieur Michau, qu' il y a trois seigneurs
qui ont chassé aujourd' hui avec le roi, qui ont
soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que
vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec
lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. Mais,
les voici... bon soir, Monsieur Michau.

Michau.

Bon soir, monsieur le garde-chasse.

le garde-chasse se retire.

ACTE 3 SCENE 14

Henri, Michau, Agathe, Richard,
Lucas, Margot, Catau, le duc De
Sully, le duc De Bellegarde, le marquis
de Conchiny.

Michau.

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieur
là est un seigneur itout ; je ne l' crois pas ; il
s' est dit officier du roi ; *tirant par le bras
le roi, qui a le visage tourné d' un autre côté.*

voyais, reconnoissais vous st' honnête homme-là ?

Le Duc De Sully, Le Duc De Bellegarde,
et Le Marquis De Conchiny, *ensemble.*

quoi ! C' est vous, sire ! ... sire, c' est vous-même !

Michau, Margot, Lucas, Catau, Richard, et
Agathe, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

quoi ! C' est là le roi ! C' est là notre bon roi,
notre grand roi !

Henri, *avec attendrissement.*

relevez-vous, mes bonnes gens ; relevez-vous
mes amis ; je le veux, mes enfans ; relevez-vous,
je vous l' ordonne.

Agathe, *restant seule aux genoux du roi.*

non, sire ; puisque c' est vous, je resterai à vos

p71

pieds, pour vous demander justice d' un cruel
ravisseur ? Du marquis de Conchiny, qui m' a
arrachée à tout ce que j' aime, au moment que j' étois
prête à épouser Richard... les larmes étouffent
ma voix au point...

Le Marquis De Conchiny, *à part.*

ciel ! C' est Agathe.

Henri, *relevant Agathe, et d' un ton severe.*

Conchiny,... qu' avez-vous à répondre ? ... eh
bien ? Eh bien ? Répondez donc ! Vous paraissez

interdit.

Le Marquis De Conchiny, *se rassurant un peu.*

c' est qu' un rien m' embarrasse, sire ; ... car dans le fond, pourquoi serois-je interdit ? ... et...

n' avouerois-je pas à votre majesté une affaire... de pure galanterie ?

Le Duc De Sully, *vivement.*

j' adore Dieu ! Quelle galanterie ! ...

Le Duc De Bellegarde, *légerement au duc De Sully.*

et mais ; il ne faut pas prendre cela au grave.

Henri.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis De Conchiny.

Eh bien, sire, le fait est que j' ai eu envie, *avec un rire forcé* mais bien envie de cette jeune paysane ; ... qu' à la vérité, j' ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

Henri, *l' interrompant.*

malgré elle ! ... vous y avez donc employé la violence.

Le Marquis De Conchiny.

Eh mais, sire, si vous voulez ; c' est mon valet de chambre qui me l' a amenée, avec bien de la peine ; et je vais...

Henri, *d' un air sévère.*

eh, c' est cette violence que je punirai.

Le Marquis De Conchiny, *avec feu.*

ah, sire, ne m' accablez point de votre colère ! J' avoue mon crime ; mais mon crime m' a été inutile, et n' a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse ; Agathe ne m' a point cédé la victoire ; et pour la remporter, elle a été jusqu' à vouloir attenter elle-même à sa vie. J' atteste le ciel de la vérité de ce que je

p72

dis ; et qu' il me punisse sur le champ, si je vous en impose... eh ! Dans l' instant, c' est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrâce, que le remords cruel et le repentir, qui...

Henri, *l' interrompant d' un air noble et sévère.*

mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir ; Agathe soit justifiée vis-à vis de ces gens ci ; le crime de votre part n' en est pas moins commis ; je leur en dois la réparation. Ainsi donc ; je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d' or à cette fille ; et que...

Agathe, *l' interrompant.*

non, sire ; je me croirois deshonorée, si j' acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient

laister des soupçons...

Richard, *l' interrompant.*

ah ! Divine Agathe ! Cet aveu du marquis de Conchiny,... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l' on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entiere conviction de votre innocence... non, vous ne fûtes jamais coupable ; c' est moi qui le suis, d' avoir pu vous croire un seul instant criminelle, etc...

Michau.

T' as raison, mon fils ? Et tu peux à présent épouser ste digne enfant là.

Henri.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *au marquis...* retirez vous, et ne paraissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire. *Conchiny se retire. à part au duc De*

Sully. aussi bien mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux italien-là d' être l' auteur de toutes les noirceurs qu' on vous a faites ; nous en parlerons dans un autre tems...

haut. oh ça mes enfans, j' ai bien des engagements à remplir ici ; pour m' acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, Monsieur Michau ; mais vous ne savez pas que j' ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas son amoureux, qui n' est pas bien riche ; et pour reparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

p73

Lucas, *sautant de joie.*

dix mille francs et Catau.

tous ensemble.

Michau.

Quel bon roi !

Richard.

Ah, sire !

Catau et Agathe.

Quel bon prince !

Henri.

Duc De Sully, que cette somme de vingt-mille francs leur soît comptée ici, demain dans la journée, je vous en donne l' ordre.

Le Duc De Sully, *s' inclinant.*

vous serez obéi, sire. *se relevant et d' un air attendri.* ah, mon cher maître ! Par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez ! Vous venez d' en agir en roi et en pere avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfans,

tout aussi bien que votre noblesse. Mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous le faites tous les jours. *avec colère.* permettez-moi de le dire à votre majesté ; cela me met, moi, dans une véritable colere. Vive dieu ! Sire, votre vie n' est point à nous, vous en êtes comptable *montrant le duc De Bellegarde* à des serviteurs comme nous qui vous adorent ; *montrant les paysans* et au peuple français dont vous voyez que vous êtes l' idole.

Henri, *de l' air de la plus grande bonté.*

oui, oui, tu as raison, mon ami ; tu m' attendris : ne me gronde plus, mon cher Rosny ; à l' avenir je serai plus sage.

Michau, *très-vivement.*

morgué, sire ! C' est que ce gentilhomme là n' a pas tort, au nom de Dieu, conservez-nous vos jours ; ils nous sont si chers.

Tous Les Paysans, *ensemble s' inclinant.*

ah, notre roi ! Ah ! Notre pere conservais-vous, conservais-vous.

Henri, *regardant tous ces paysans.*

quel spectacle divin !

p74

Michau, *encore plus vivement.*

eh, oui, ventregué, conservais-vous ! Vous venais de marier nos jeunes gens, faut, sire, que vous vivais plus, qu' eux... mais queul excellent homme ! Pardon ; votre majesté, si je vous ont si mal reçu ; je n' connoissons pas tout not' bonheur, et si j' avons manqué au respect... de la considération...

Henri *l' interrompant.*

vous m' avez très-bien reçu, et je veux demeurer votre ami au moins, Monsieur Michau. Mais brisons-là, j' ai besoin de repos, et...

Michau, *l' interrompant.*

venais, sire ; venais coucher dans mon propre lit. Ces seigneurs prendront ceux de mon fils, et de Catau. Et nous, j' irons tretous passer la nuit au moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour votre majesté.

Michau conduit le roi et les deux seigneurs.

Lucas, *prenant Agathe sous les bras.*

et nous, je vons remener Agathe cheu elle, et à demain aux nêces, mes enfans.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)